

OLIVIER DONNAT



Sociologue.
Chargé d'études au ministère de la Culture et de la Communication, département des Études, de la prospective et des statistiques.

Auteur de nombreux ouvrages, Olivier Donnat est un des grands spécialistes de la sociologie culturelle en France.

Publications

"Les séries télévisées", collectif, in *Réseaux* n°165, La Découverte, 2011
Les pratiques culturelles des Français à l'ère du numérique :

- *Enquête 2008*, La Découverte, 2009
- *Enquête 1997*, La Documentation française, 1998
- *Enquête 1973-1989*, La Découverte, 1990

Le(s) public(s) de la culture, collectif, dir. O. Donnat et P. Tolila, Presses de Sciences Po, 2003

Regards croisés sur les pratiques culturelles, La Documentation française, 2003

Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme, La Découverte, 1994

Les pratiques culturelles du livre et le numérique

Mon intervention portera surtout sur la lecture avant l'arrivée des écrans, car les résultats de l'enquête qui constituent la base de mon propos concernent la lecture sur imprimé (non numérique) et en dehors de toute contrainte scolaire ou professionnelle (donc temps libre ou plaisir). Par conséquent je n'aborderai pas la question de la lecture sur écran même si bien entendu, en tant que généraliste des pratiques culturelles, je m'intéresse aux effets du numérique sur ces pratiques.

L'enquête *Pratiques culturelles*, menée pour la première fois en 1973 et reconduite en 1981, 1988, 1997 et 2008, présente l'intérêt de permettre, dans le temps, un suivi de l'évolution des comportements des Français à l'égard de la culture. Celle de 2008 – la première de l'ère numérique – permet de voir dans quelle mesure un certain nombre de basculements ont eu lieu (ou non), et de vérifier si les évolutions constatées au cours de la dernière décennie s'inscrivent (ou non) dans la continuité des décennies précédentes. Cette perspective de moyen terme est très utile pour résister à la tentation qui consiste à expliquer toutes les mutations en cours par la "révolution numérique", rappeler que certaines ont une origine beaucoup plus lointaine et que d'autres ont été largement préparées par des évolutions antérieures. En effet, on observe dès les années 1980 des transformations assez profondes du rapport au livre et à la lecture, qui ont été accélérées et modifiées par la suite avec le développement des écrans. Contrairement à ce qui était attendu, les résultats de l'enquête 2008 ne révèlent pas de retournement massif de tendances. Pour la première fois, on observe une stagnation de la durée d'écoute de la télévision – qui avait beaucoup augmenté dans les années 1980 – et un recul significatif chez les moins de 35 ans. Le constat est quasiment identique pour la radio, en raison de l'apparition de nouveaux modes d'accès à la musique. Hormis ces phénomènes, la plupart des tendances mises en évidence s'inscrivent dans celles des décennies précédentes. Cette continuité renvoie essentiellement à des effets générationnels : certaines transformations des années 1980 sont portées par les jeunes générations de l'époque qui ont conservé une partie de leurs habitudes en devenant adultes. C'est pourquoi, dans la conclusion de l'enquête, je me focalise davantage sur la montée de la culture d'écran que sur la question du numérique.

L'expression "culture d'écran", qui date des années 1980, fait référence à la prolifération des écrans dans nos sociétés, avec deux phases d'accélération dans les années 1980 et 2000. Le sociologue Jean-François Barbier-Bouvet* insiste dès les années 1980 sur deux outils qui transforment déjà le rapport aux images : le magnétoscope, qui permet de sortir de la culture de flux et de maîtriser les contenus ; la télécommande, qui introduit pour la première fois de la discontinuité dans les récits et contribue à privilégier les temps forts et éliminer les temps faibles. Ainsi, de nombreux phénomènes observés aujourd'hui trouvent leur origine dans des innovations ou des changements de comportement qui remontent à une trentaine d'années.

Concernant la lecture, la question posée était la suivante : "Combien de livres avez-vous lu au cours des douze derniers mois ?". Le verdict des enquêtes tient en trois points. Premièrement, la quantité de livres lus baisse régulièrement depuis les années 1970. Autrement dit, le pourcentage de forts lecteurs (20 livres et plus par an) diminue, ce qui se traduit dans les milieux favorisés par une augmentation des faibles et moyens lecteurs (réduction de la quantité de livres lus mais maintien d'un rapport plus ou moins familier avec le livre) et dans les milieux populaires – notamment

au cours de la dernière période – plutôt par un décrochage du monde du livre (un certain nombre de personnes déclarant ne plus lire).

Deuxièmement, cette baisse du nombre de forts lecteurs répond à une logique essentiellement générationnelle. Autrement dit, chaque nouvelle génération de jeunes – depuis le début des années 1980 – compte moins de forts lecteurs que la génération précédente, c'est-à-dire que les jeunes d'aujourd'hui lisent moins de livres que les générations précédentes

au même âge ; celle des baby-boomers – dont le niveau de lecture était en 1973 nettement plus élevé que celui des générations suivantes au

même âge – reste aujourd'hui la génération comptant le plus de forts lecteurs. Paradoxalement, le rapport au livre a eu tendance à se distendre au moment même où le niveau de scolarisation de la population augmentait considérablement. Ce constat interroge beaucoup la sociologie de la culture, qui a toujours considéré le niveau de diplôme comme la variable la plus explicative des pratiques culturelles. La baisse du nombre de forts lecteurs est amplifiée par un phénomène d'âge qu'on peut ainsi décrire : pour une génération donnée, le rythme de lecture a tendance à ralentir à mesure qu'on avance dans le cycle de vie ; le passage de la vie étudiante à la vie adulte se traduit en effet souvent par une réduction de la quantité de livres lus. Dans les années 1980 et 2000, la baisse du rythme de lecture s'explique également par des phénomènes de concurrence sur lesquels nous reviendrons.

Dernier point : cette baisse – aussi bien générationnelle que liée au cycle de vie – est un phénomène essentiellement masculin. Les hommes, qui entretenaient un rapport plus étroit avec le monde du livre au début des années 1970, sont aujourd'hui en retrait par rapport aux femmes. On observe une féminisation du lectorat, notamment dans les milieux populaires et dans le domaine de la fiction : trois lecteurs de romans sur quatre sont des femmes. À l'inverse, le domaine des jeux vidéo, d'internet et plus généralement de la culture d'écran a été massivement investi par les hommes, tant au plan de la production des programmes que de la consommation. Le partage sexué des usages est une thématique nouvelle par rapport aux années 1980, qui tend à s'accroître au cours de la dernière décennie.

Ce triple constat n'est pas propre à la France ; des enquêtes comparables dans d'autres pays – notamment aux États-Unis – révèlent les mêmes phénomènes générationnels et de féminisation du lectorat.

Tentons maintenant d'interpréter les évolutions observées. Sans prétendre fournir de schéma explicatif parfaitement bouclé, je propose quelques pistes de réflexion. D'abord, la baisse enregistrée dans les enquêtes est certainement supérieure à la réalité, car elle renvoie à une évolution effective des

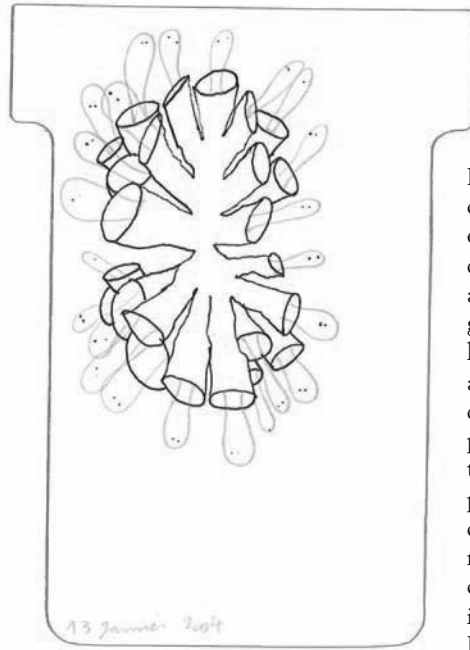
comportements mais aussi à une moindre surestimation par les enquêtés de leur propre niveau de lecture. En situation d'enquête, les jeunes générations ont en effet tendance à déclarer un niveau de lecture plus proche de la réalité que dans les années 1970. Le fait d'être un amateur de littérature est un marqueur social moins puissant qu'autrefois. Cela ne signifie pas que c'est moins grave pour le livre ! Il s'agit d'une mutation d'ordre symbolique : à la "bourse" des valeurs culturelles, le

“Le rapport au livre, notamment des jeunes générations, a connu des transformations dont l'origine est antérieure à l'arrivée des ordinateurs et d'internet.”

livre a probablement perdu une partie de sa valeur, si bien que le fait de se déclarer fort lecteur constitue moins qu'avant une manière de se valoriser aux yeux des autres. D'ailleurs, la sociologue Dominique Pasquier* montre que l'univers culturel des jeunes est plutôt organisé autour de la musique et de l'audiovisuel et qu'au moment de l'adolescence, la lecture souffre – plus que d'autres pratiques culturelles – du fait d'être une activité solitaire dont on parle peu, notamment dans le monde masculin. Hormis ces transformations d'ordre symbolique, quatre séries de facteurs peuvent expliquer la baisse de la lecture. La première explication – et la plus évidente – est la concurrence depuis les années 1980, avec d'autres usages du temps libre : télévision, jeux vidéo, sports, loisirs... Cette concurrence s'est considérablement accentuée au cours de la dernière décennie avec le développement des écrans en tous genres. Dans ce contexte, ce sont les activités chronophages qui risquent de souffrir le plus. De ce point de vue, la lecture de romans présente un certain nombre de caractéristiques “négatives” (besoin de temps, de concentration...) et subit ainsi, plus que d'autres formes de lecture, ce contexte de concurrence.

La deuxième explication renvoie à l'évolution des genres de livres lus et des manières de lire, avant l'apparition même des écrans. Les livres qui se vendent bien sont plutôt des ouvrages de consultation (beaux-livres, livres pratiques...), qui ne se lisent pas de manière continue et qui peuvent donc facilement être négligés quand on répond à la question “Combien de livres avez-vous lus... ?”. La moindre surestimation évoquée précédemment renvoie probablement au fait qu'une partie des lecteurs sous-estiment une partie de leurs lectures de consultation.

Troisièmement, il faut prendre en compte les transformations considérables du système scolaire et de la place occupée par la littérature dans l'enseignement. Depuis les années 1980, l'importance croissante des filières scientifiques et le recul du français et de la philosophie dans les modes de sélection ont contribué à déliter le lien qu'entretenaient traditionnellement les élites françaises avec la littérature.



Enfin, cette baisse de la lecture suscite depuis les années 1970 une telle inquiétude chez les parents, les enseignants et les professionnels du livre que le discours autour du thème “les jeunes ne lisent plus” est récurrent. Il n’est pas interdit de penser que cette préoccupation croissante des adultes a pu avoir des effets pervers dans la mesure où elle ne laisse aucune place à la transgression. Or la question de la transgression apparaît souvent dans les témoignages de forts lecteurs ou de romanciers, avec l’idée de la lecture comme chemin vers l’émancipation et vecteur dans la construction de soi. Du fait de cette forte pression sociale sur la nécessité de lire, les adolescents ont beaucoup de mal à se construire un monde à eux où ils auraient, en lisant, l’impression de transgresser quelque chose et de ne pas répondre à l’injonction parentale. Or l’adolescence est justement le moment où beaucoup de choses se construisent dans le rapport au livre.

Retenons au final que le rapport au livre, notamment des jeunes générations, a connu des transformations dont l’origine est antérieure à l’arrivée des ordinateurs et d’internet. Il ne faudrait pas pour autant, sur la base de ce constat, en déduire que les jeunes lisent moins ou que les actes de lecture sont moins importants. Il y a eu dans le même temps un transfert des actes de lecture du support imprimé vers les écrans : le recul du livre ou de l’imprimé n’est pas nécessairement celui de la lecture ou celui de l’écrit, qui connaît aujourd’hui un nouvel essor avec les SMS et les messages électroniques. Évitions donc les discours catastrophistes du type “la fin de la lecture” ou “la fin de l’écrit”.

Pour réfléchir aux mutations actuelles en évitant les confusions courantes sur la crise de la lecture, il est essentiel de distinguer trois types de questionnements. Le premier concerne le rapport au livre en tant que support. Le livre a perdu une grande partie de sa valeur symbolique depuis longtemps, et on sait que certains contenus sont plus adaptés à l’écran qu’au livre. Cela pose la double question du rapport du lecteur à l’objet (peut-on se passer d’un rapport privilégié à l’objet ? y’a-t-il un transfert vers les supports matériels ? peut-on prendre autant de plaisir à classer des fichiers sur un disque dur que des livres sur une étagère ?) et du rapport de l’objet au contenu (quels sont les contenus pour lesquels le livre demeure un support indépassable ?). On peut considérer, avec Umberto Eco, que le livre est – comme la cuillère, le marteau ou la roue – un objet indépassable dont la perfection ne pourra jamais être égalée. Je suis tenté par un discours plus nuancé, en fonction des types de contenus. Bien entendu, la question se pose surtout pour le roman : de nouvelles formes de récits, plus adaptées à l’écran, vont-elles apparaître ? et quelle sera la place de la littérature telle qu’on l’a connue aux XIX^e et XX^e siècles ?

Deuxièmement, il s’agit de considérer la lecture en tant qu’activité, comme le fait de lire des textes. Depuis les années 1980, l’activité de lecture – notamment de romans – est fortement concurrencée sur le terrain du temps libre. Des études réalisées auprès d’étudiants révèlent des pertes de capacité dans la maîtrise des différents modes de lecture (soutenue et en diagonale), ces problèmes étant sans doute liés à la multiplicité des supports de lecture. Pour toutes les générations dont le mode de lecture privilégié se fait sur le support de l’écran, se pose la question de la maîtrise de l’ensemble des modes de lecture, quels que soient le support et le contenu.

La troisième et dernière interrogation concerne l’avenir de la littérature. Il est fréquent de confondre l’avenir du livre et celui de la littérature, alors que celle-ci ne représente qu’un quart environ du chiffre d’affaires de l’édition et que de nombreux lecteurs de livres ne lisent jamais de romans. On voit apparaître dans le monde du livre des formes narratives nouvelles, notamment chez les jeunes avec la science-fiction, mais aussi dans le domaine audiovisuel avec le succès spectaculaire des séries, qui reprennent un peu la forme des feuilletons du XIX^e siècle. Ces formes sont peut-être plus adaptées à notre gestion actuelle du temps et notre difficulté à vivre sur du temps long. Par ailleurs, tous les prix attribués cette année renvoient à de l’autofiction ou à du réel, témoignant d’une transformation assez profonde du rapport au romanesque et de notre capacité à faire fonctionner notre imaginaire.